

JEUDI 16 AOÛT 2001

Culture

A Sète,
un bric-à-brac
kitsch sublime
le mythe
de Presley.

King Size

Exposition Elvis Presley au Musée international
des arts modestes (Miam) de Sète,
23, quai du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny.
Tél.: 04 67 18 64 00. Jusqu'au 30 octobre.

Et tous les 16 août: «*Elvis, Elvis revient, Elvis revient parmi les siens.*» Rappelons-le aux incroyables: Elvis Aaron Presley, né à Tupelo le 8 janvier 1935 à 4h35, une demi-heure après son jumeau mort-né Jessie Garon, inventant sinon le rock du moins sa mythologie sexuelle au soir du 6 juillet 1954 après avoir enregistré *That's All Right Mama* dans les studios Sun, parti (et avec lui le rock?) le 24 mars 1958 pour exécuter son service militaire, devenu roi bouffi puis Caruso sentimental, Elvis a quitté son enveloppe charnelle (120 beaux kilos de beurre de cacahuètes) il y a vingt-quatre ans jour pour jour, le 16 août 1977, l'année du sacre



après son jumeau mort-né Jessie Garon, inventant sinon le rock du moins sa mythologie sexuelle au soir du 6 juillet 1954 après avoir enregistré *That's All Right Mama* dans les studios Sun, parti (et avec lui le rock?) le 24 mars 1958 pour exécuter son service militaire, devenu roi bouffi puis Caruso sentimental, Elvis a quitté son enveloppe charnelle (120 beaux kilos de beurre de cacahuètes) il y a vingt-quatre ans jour pour jour, le 16 août 1977, l'année du sacre des punks faméliques et acérés.

«A King is gone but is not forgotten», chantait Neil Young. Oui, *in memoriam* Elvis. Plus que jamais, dans la vérité de sa mythologie, éternelle icône. En témoigne cette prière: «Elvis, bien que tu aies quitté le monde des vivants, je tiens ainsi que beaucoup de gens à te réaffirmer l'importance que tu as eue aux yeux de millions d'habitants du monde, et cela même si tu as pu paraître un tant soit peu décadent. Travaillés par l'état Bien contre Mal, ton corps et ton âme ont été menés à rude épreuve. Sans répit tu as été de la foi un éternel combattant.» C'est peint là, au frontispice d'un tableau aux couleurs de catafalque: lettre à Elvis sur bois, signée Robert Combas, dispositif intitulé *Black Elvis*, 2001 comme on a aussi pu dire «Black Jesus».

Gomina. L'exposition sétoise consacrée au mythe d'Elvis est à peine entamée que, déjà, le ton est donné. En entrant, on croise un portrait d'Elvis fait avec des punaises (signé Olivier Millagou) où le King resplendit d'immatérialité dorée. Plus loin, Elayne Goodman propose une tapisserie lyrique, faite de collages, de boutons, d'éponges, composant un *Elvis from Lisieux* de bonne tenue. L'idole est aussi célébrée par trois pièces brûlantes de passion: l'autel baroque fourmillant d'angelots de porcelaine dressé par Joanne Stephens (*Forever Young*, 2001), le totem de Preston Geter (*Dieu + Elvis + Coca-Cola*) et surtout, un saint suaire sur soi(e) bleu pâle, signé Jeffrey Vallance, et nommé tendrement *Sweatcloth* (littéralement, *sweat* signifie la sueur). D'autres pièces réactivent le sacre du Barnum chantant: portrait (à tomber) de Keith Haring, statues de scotch d'Olivier Blanckart (*Shivah* 1999) exposées avec les



DR «Shivah 1999», d'après «Triple Elvis» de Andy Warhol, par Olivier Blanckart. Le mythe d'Elvis a suscité une «iconographie», du portrait fait avec des punaises

LA PASSION SELON SAINT ELVIS

fétiches du fan club le plus dégénéré du monde, Barbie loves Elvis, puzzle, coussin péteur avec «You're my hunka hunka burnin' love» écrit en lettres d'argent, poupée karaté Elvis ou panoplie White Eagle Jumpsuit (le costume blanc brodé de rouge) conservé dans sa boîte. En gros, une «Sweet Chapelle Sixteen».

Elvis a le fan-club le plus dégénéré du monde: Barbie loves Elvis, puzzle, coussin péteur avec «You're my hunka hunka burnin' love», poupée karaté Elvis ou panoplie White Eagle Jumpsuit.

Beaubourg. Elle est plus dans le gras de son sujet, moins littéraire – bien qu'agrémentée d'un beau catalogue réalisé avec Arnaud Labelle-Rojoux – et touche à l'essence du pop: pur mysticisme infernal, dé-

votion pétrie de Gomina, de déjections et de contradictions.

King Loukoum. Le Musée international des arts modestes (Miami) à Sète est sans doute le meilleur lieu pour évoquer le mythique lord White Trash de Graceland: Elvis y trône parmi la collection permanente de ce «contre-musée», constituée d'un jardin de ronces, de caravanes remplies de babioles vaudoues qu'Hervé Di Rosa a rapportées du Mexique et d'Afrique, de Goldorak achetés aux puces, de boîtes de Mir couleur et autres fossiles de Vache-quirit. Elvis le King Loukoum, qu'un confrère du *Figaro*, en octobre 1960, décrivait comme «un mou frénétique aux cheveux huileux, à la paupière lasse, à la bouche petite et lippue, à la limite du demeuré, garçon inquietant à la voix de négresse fatiguée, poussant parfois de curieux petits jappements énamourés», ce King-là resurgit triom-

Destination Soscieland

Destination: Graceland de Demian Lichtenstein, sorti le 8 août, est un film pas mal du tout, avec Kevin Costner, Kurt Russell et Courtney Cox en garce parfaite. Ce polar, empêtré dans des scènes de fusillades à rallonge, oppose deux duos de cogneurs tous déguisés en Elvis, braquant un casino de Las Vegas un soir de concours de sosies. C'est le meilleur rôle de Costner depuis des lustres. Il ose enfin ouvertement jouer une ordure, inversant la donne en offrant le bon rôle à Kurt Russell, lequel n'en revient pas. Le film promène une interrogation cédipienne dont seule l'Amérique est encore capable: Elvis est-il vraiment le père de tous les hors la loi? Question fondamentale et compliquée, notamment par le casting. Car si Costner fait un grand effort, louable, pour ressembler à un Presley blond, Russell, lui, est tout à fait naturellement un sosie de Johnny Cash, le country boy nashvillien, grand rival d'Elvis. Ce qui peut donner lieu à des arguties délirantes: Elvis a-t-il trahi l'Amérique?

à la tapisserie lyrique «Elvis from Lisieux». phant des poubelles de la société de consommation, Héliogabale des trente glorieuses, vauté sur un trône de jouets d'enfant, moitié saint débile du Nouveau-Mexique, moitié ange pasolinien. Il est ainsi placé au plus près des incantations que lui adressait Jeffrey Lee Pierce, feu chanteur du Gun Club: «Je ne suis pas seul, il y a les camions dehors. J'erre parmi les poubelles, je prie Elvis à genoux de me tirer de là.» Ils furent des millions à prier le roi maudit. On a le Lourdes que l'on peut s'offrir, pas toujours celui que l'on mérite. C'est à Sète que l'on doit se mesurer à ce qui du «demeuré» demeure. Elvis renaît aussi en la personne de Freddy Ley, sosie potable, Sétois d'adoption. Un jour, on lui a jeté un seau d'eau pendant son concert. Il a failli y rester, disjoncté. Certains disent même avoir vu sa coiffure virer afro. Mais Freddy est vivant. Il jouera ce 24 août, à Sète, sur l'esplanade. Aujourd'hui, aucun texte de Nick Tosches (l'auteur de *Unsung Heroes of Rn'R*, chez Alia) ne nous empêchera de nous évaporer à la vision du disque original six titres tiré de *Kid Galahad*, presque son meilleur film (1962), avec *I Got Lucky* pour morceau. Si Robert Combas possède bien deux 45 tours de la fameuse Elvis Collection (le 1 et le 3), il lui manque le 5, le plus rare, celui avec *Lawdy Miss Clawdy*, *Money Honey* et *I Got Stung*... Il y a quelques années, les études américaines étaient formelles: le fan type d'Elvis était une femme entre 41 et 48 ans. Désormais, on est en mesure de le dire: tout fan d'Elvis est un artiste. Alleluia! ●

PHILIPPE AZOURY

(envoyé spécial à Sète)